

Jeff VanderMeer

Acceptation

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par GILLES GOULLET



Du même auteur au Diable vauvert

ANNIHILATION, roman, 2016

AUTORITÉ, roman, 2017

Titre original : ACCEPTANCE

ISBN : 979-10-307-0177-7

© VanderMeer Creative, Inc., 2014

Publié en accord avec Farrar, Straus and Giroux, LLC, New York.

© Éditions Au diable vauvert, 2018, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com

contact@audible.com

Pour Ann

000X: La directrice, douzième expédition

Juste hors de portée, juste trop loin pour toi: la ruée et l'écume du ressac, l'odeur marquée de la mer, la silhouette cruciforme des mouettes, leurs soudains cris discordants. Un jour ordinaire dans la Zone X, un jour extraordinaire – celui de ta mort –, et tu es adossée à un tas de sable, plus ou moins abritée par un mur décrépit. La chaleur du soleil sur ton visage, la vue vertigineuse du phare qui au-dessus de toi se dresse dans sa propre ombre. Le ciel a une intensité qui ne souffre rien d'extérieur à sa prison bleue. Tu as au front une entaille sur laquelle scintille du sable poisseux; tu as dans la bouche *quelque chose* d'acidulé et de glottique qui en sort goutte par goutte.

Tu te sens engourdie et tu te sens brisée, mais au regret se mêle un étrange soulagement: avoir fait autant de chemin, s'arrêter ici, sans savoir de quelle manière cela va se passer, et pourtant... se *reposer*. Connaître le repos. Enfin. Tous tes plans là-bas au Rempart Sud, l'atroce et perpétuelle peur de l'échec ou pire, le prix de l'échec... tout cela

s'écoule près de toi dans le sable en graveleuses perles rouges.

Le paysage déferle vers toi, se recroquevillant par-derrrière pour te lorgner : il s'illumine par endroits, ou tourbillonne ou se réduit à un minuscule point lumineux avant de redevenir net. Et puis tu n'as plus l'ouïe aussi fine... elle s'est détériorée en même temps que ton sens de l'équilibre. Arrive pourtant quelque chose d'impossible : un tour de magie avec une voix qui sort du paysage et l'impression d'yeux posés sur toi. Le chuchotement est familier : *vos affaires sont-elles en ordre ?* Mais tu penses que ce pourrait être un inconnu qui pose cette question, aussi n'en tiens-tu aucun compte, tu n'aimes pas ce qui pourrait être en train de frapper à la porte.

Les élancements dans ton épaule depuis la rencontre dans la tour sont bien pires. La blessure t'a trahie, t'a fait sauter malgré toi dans cette étendue d'un bleu éclatant. Une espèce de communication, de cause à effet entre la blessure et la flamme qui danse en approchant dans les roseaux a trahi ta souveraineté. Tes affaires ont rarement été dans un tel désordre, et tu sais malgré tout que peu importe ce qui te quittera dans quelques minutes, cela laissera quelque chose d'autre derrière. Disparaître dans le ciel, la terre ou l'eau ne garantit pas de mourir, à cet endroit.

Une ombre s'ajoute à celle du phare.

Peu après, un crissement de bottes ; désorientée, tu cries : « Annihilation ! Annihilation ! » en t'agitant violemment jusqu'au moment où tu te rends compte que l'apparition qui s'agenouille devant toi est la seule personne insensible à la suggestion.

« Ce n'est que moi, la biologiste. »

Que toi. Que la biologiste. Que ton arme rebelle, jetée contre les murs de la Zone X.

Elle te redresse, te verse de l'eau dans la bouche, ce qui te fait tousser un peu de sang.

« Où est la géomètre? demandes-tu.

— Toujours au camp de base.

— Pas voulu venir? » Par peur de la biologiste, de la flamme naissante, tout comme toi. « Une flamme qui se consumait lentement, un feu follet sur les marais et les dunes, qui flottait encore et encore, qui ne ressemblait à rien d'humain mais à quelque chose de libre en train de flotter... » Une suggestion hypnotique cherchant à la calmer, même si elle n'aura pas davantage d'effet qu'une réconfortante comptine.

La conversation se poursuit sans que tu puisses t'empêcher de faiblir et d'en perdre le fil. Tu dis des choses que tu ne penses pas, tu essayes de continuer à coller à ton personnage – celui que connaît la biologiste, que tu as construit à son effet. Tu ne devrais peut-être plus te soucier des rôles, à présent, mais il en reste toujours un à jouer.

Elle te fait des reproches, mais tu ne peux pas lui en faire. « Si c'était une catastrophe, tu y as contribué. Tu as paniqué et renoncé, voilà tout. » Inexact – tu n'as jamais renoncé –, mais tu hoches la tête malgré tout, tant tu as d'erreurs à l'esprit. « C'est vrai. C'est vrai. J'aurais dû m'apercevoir plus rapidement que tu avais changé. » Exact. « J'aurais dû te renvoyer à la frontière. » Inexact. « Je n'aurais pas dû descendre avec l'anthropologue. » Inexact, plus ou moins. Tu n'as pas eu le choix, une fois celle-ci sortie en douce du camp de base, résolue à faire ses preuves.

Tu tousses davantage de sang, mais cela n'a plus guère d'importance désormais.

« À quoi ressemble la frontière? » Une question puérile. Une question dont la réponse n'a aucune signification. Il n'y a rien à part la frontière. Il n'y a pas de frontière.

Je te le dirai quand j'y serai.

« Qu'est-ce qui se passe vraiment quand on la traverse? »

Sans doute pas ce à quoi tu t'attends.

« Qu'est-ce que tu nous as caché sur la Zone X? »

Rien qui ne vous aurait aidées. Vraiment aidées.

Le soleil est un vague halo sans milieu et la voix de la biologiste va et vient, le sable à la fois glacé et brûlant dans ton poing droit crispé. La douleur, qui ne cesse de revenir par vagues, attaque toutes les deux ou trois microsecondes, si présente qu'elle n'est même plus là.

Tu finis par te rendre compte que tu n'arrives plus à parler. Mais tu es toujours sur cette plage, muette et lointaine, telle une gamine étendue sur une couverture avec un chapeau par-dessus les yeux. bercée jusqu'à la somnolence par le bruit constant du ressac et la brise océanique, équilibrant la chaleur qui ondule sur toi, se répand dans tes membres. Le vent sur tes cheveux est une sensation aussi lointaine que le mouvement de mauvaises herbes poussant sur un rocher en forme de tête.

« Désolée, mais il faut que je le fasse, t'annonce la biologiste, presque comme si elle sait que tu l'entends toujours. Je n'ai pas le choix. »

Tu sens qu'on tend et tire ta peau, tu sens la brève incision quand la biologiste prélève un échantillon

de ton épaule infectée. D'une immense et insurmontable distance, des mains indiscretes descendent, la biologiste fouillant les poches de ta veste. Elle trouve ton journal. Elle trouve ton pistolet caché. Elle trouve ta pauvre lettre. Que fera-t-elle de tout cela? Peut-être absolument rien. Peut-être se bornera-t-elle à lancer la lettre dans la mer, et le pistolet avec. Peut-être gâchera-t-elle le reste de son existence à examiner ton journal.

Elle continue à parler. « Je ne sais pas quoi te dire. Je suis en colère. J'ai peur. Tu nous as fait venir ici et tu as eu l'occasion de me dire ce que tu savais, mais tu ne l'as pas fait. Tu ne voulais pas. Je te dirais bien de reposer en paix, mais je ne crois pas que tu le feras. »

Puis elle n'est plus là, et elle te manque, le poids d'un être humain près de toi te manque, tout comme la paradoxale bénédiction de ces mots, mais ce manque ne dure guère car tu continues à décliner, à te fondre dans le paysage comme un spectre réticent, et tu entends au loin une vague et délicate musique et la chose qui un peu plus tôt t'a murmuré à l'oreille reprend ses murmures, puis tu te dissous dans le vent. Une espèce de regard non humain s'est jumelé à toi, qu'on confondrait facilement avec les atomes de l'air s'il ne semblait bizarrement concentré, résolu. Joyeux?

Montée au-dessus des lacs immobiles, survol toujours plus haut des marais, scintillements verts des reflets sur l'océan et le rivage dans le soleil de fin d'après-midi... uniquement pour faire volte-face et prendre la direction de l'intérieur des terres avec ses cyprès, son eau noire. Puis rejaillissement dans le

ciel, cap sur le soleil, son tangage et tournoiement, avant la chute libre, torsion pour regarder la terre arriver à toute allure, étirée tendue au-dessus du reflet rapide et de la lente vague des roseaux. Tu t'attends presque à y voir Lowry, survivant blessé de la première expédition, si longtemps auparavant, Lowry en train de se traîner vers la sécurité de la frontière. Mais il n'y a que la biologiste qui repart sur le sentier assombri... et en attente plus loin, mugissant, tourmenté, ce qui avait été le psychologue dans l'expédition précédant la douzième. Ta faute tout autant que celle de n'importe qui d'autre, ta faute, et irrévocable. Impardonnable.

Tu rebrousses chemin et le phare approche très vite. L'air tremble alors qu'il contourne par les deux côtés la construction pour se reformer, toujours en quête, en auscultation, montant haut uniquement pour redescendre à nouveau et finissant par s'enrouler en point d'interrogation afin que tu puisses témoigner de ta propre immolation : une forme recroquevillée là, dont s'échappe de la lumière. Quelle triste figure, endormie là, se dissolvant là. Une flamme verte, un signal de détresse, une opportunité. Es-tu toujours en train de monter en flèche ? Es-tu toujours en train de mourir ou bien es-tu morte ? Tu ne peux plus le dire.

Mais le chuchotement n'en a pas encore fini avec toi.

Tu n'es pas en bas.

Tu es là-haut.

Et il y a toujours un interrogatoire en cours.

Un interrogatoire qui se répétera jusqu'à ce que tu aies livré toutes les réponses.

PREMIÈRE PARTIE

FEU D'ALIGNEMENT

0001 : Le gardien du phare

Révision de la machinerie de la lanterne et nettoyage de la lentille. Remise en état de la conduite d'eau dans le jardin. Petites réparations sur le portail. Rangement des outils, pelles et autres dans la remise. Visite BS&S. Demande de peinture à faire pour le marquage, le noir s'érode côté mer. Besoin aussi de clous et d'un nouveau contrôle de la sirène ouest. Vu: pélicans, poules d'eau, espèce de fauvette, merles en quantité, bécasseaux sanderling, sterne royale, balbuzard, pics flamboyants, cormorans, merlebleus, crotale pygmée (à la clôture, s'en rappeler), lapin(s), chevreuil et, vers l'aube, un grand nombre de tatous sur le sentier.

Par ce matin d'hiver, un vent glacé s'insinuait dans le col du manteau de Saul Evans tandis qu'il avançait péniblement sur le chemin du phare. Une tempête était passée durant la nuit, aussi, plus bas sur sa gauche, derrière les oscillations et le bruissement des unioles maritimes, l'océan gris s'agitait-il sur

fond de ciel bleu terne. Elle avait fait s'échouer et s'enchevêtrer dans les nœuds d'algue du bois flotté, des bouteilles, des bouées d'un blanc défraîchi et un cadavre de requin-marteau, mais n'avait vraiment causé de dégâts ni à cet endroit ni au village.

Aux pieds de Saul Evans s'étendaient des ronciers et le gris dense des chardons que le printemps et l'été chargerait de fleurs violettes. Sur sa droite, les mares étaient sombres des doléances marmonnées par les grèbes et les garrots albéoles. Les merles ployaient sous leur poids les fines branches des arbres, exploaient paniqués vers le haut à son passage, revenaient se poser en communautés loquaces. Une odeur vive et fraîche de sel planait, mais aussi, plus légère, celle de brûlé, en provenance d'une maison des environs ou d'un grand feu qui fumait encore.

Saul vivait depuis quatre ans dans le phare quand il avait rencontré Charlie, et il y vivait toujours, mais il venait de passer la nuit au village, à près d'un kilomètre de là, dans la petite demeure de Charlie. C'était nouveau, ils n'en avaient pas discuté, Charlie l'avait simplement obligé à se recoucher au moment où il allait se rhabiller et partir. Initiative bienvenue qui fit s'esquisser sur le visage de Saul un sourire gêné.

Charlie avait à peine remué quand Saul s'était levé, s'était habillé et avait cuit des œufs pour le petit-déjeuner. Puis en avait servi à son amant une généreuse portion accompagnée d'un quartier d'orange, avait retourné un bol dessus pour la garder au chaud, et laissé un mot à côté du grille-pain rempli. En partant, il s'était retourné pour regarder Charlie étalé sur le dos, à moitié recouvert par les draps. Charlie

avait beau approcher de la quarantaine, il avait le torse svelte et musclé, les épaules solides et les jambes robustes d'un homme ayant passé la majeure partie de sa vie d'adulte à hisser des filets à bord d'un bateau, le ventre plat de quelqu'un qui ne sortait pas trop souvent boire le soir.

Le léger déclic de la porte, puis siffler comme un imbécile dans le vent à peine quelques pas plus loin... tout en remerciant le dieu à qui il devait autant de chance, même aussi tardivement et d'une manière aussi inattendue. Certaines choses vous arrivaient avec retard, ce qui valait quand même mieux que jamais.

Bientôt le phare s'éleva haut et massif au-dessus de lui. Il servait d'amer le jour afin de permettre la navigation dans les hauts-fonds, mais était aussi allumé la nuit la moitié de la semaine, en fonction du trafic commercial plus au large. Saul en connaissait chacune des marches, chacune des pièces entre ses murs de brique et de pierre, chacune de ses fissures et applications d'enduit. Au sommet, la spectaculaire lentille de quatre tonnes, alias lanterne, avait sa propre signature caractéristique, et Saul disposait de centaines de moyens d'en ajuster la lumière. Une lentille de premier ordre, plus que centenaire.

En tant que pasteur, il pensait avoir connu une sorte de paix, une sorte de vocation, mais il lui avait fallu prendre la décision de s'exiler, d'abandonner tout cela, pour trouver vraiment ce qu'il cherchait. Il avait mis plus d'un an à comprendre pourquoi : prêcher avait consisté à se *projeter vers l'extérieur*, à s'imposer au monde, qui se projetait alors sur lui. Mais prendre soin du phare... c'était un moyen de

regarder vers l'intérieur, ce qui semblait moins arrogant. Dans le phare, ses connaissances se limitaient à celles, concrètes, que lui avait apprises son prédécesseur : comment entretenir la lentille, le mécanisme précis du ventilateur et du panneau d'accès à la lentille, comment s'occuper du terrain, comment réparer tout ce qui cassait... des dizaines de tâches quotidiennes. Il appréciait chaque partie de son train-train, heureux que celui-ci ne lui laisse pas le temps de réfléchir au passé, et la longueur parfois considérable des journées de travail ne le gênait pas... surtout quand il baignait encore, comme à présent, dans le bien-être que lui procuraient les bras de Charlie.

Cette sensation disparut toutefois lorsqu'il découvrit ce qui l'attendait sur le gravier du parking, à l'intérieur de la pimpante clôture blanche qui entourait le phare et son terrain : un break dégingué qu'il ne connaissait que trop bien était garé là, avec à côté de lui les deux recrues habituelles de la Brigade Science & Spiritisme. Elles étaient une fois encore arrivées sans crier gare, venant à pas de loup démolir sa bonne humeur ; elles avaient même entassé leur équipement à côté du break, sans nul doute pressées de commencer. Il leur fit signe de loin, sans enthousiasme.

Saul ne cessait désormais de les voir prendre des mesures et des photographies, dicter des comptes rendus dans leurs encombrants magnétophones, tourner leurs films amateurs. Déterminées à trouver... quoi ? Il connaissait l'histoire de cette portion de littoral, savait de quelle manière la distance et le silence embellissaient le banal. Comment,

dans ces espaces, ce brouillard et cette plage vide, les pensées pouvaient se tourner vers l'étrange et se mettre à créer une histoire à partir de rien.

Saul prit son temps parce qu'il trouvait les membres de la Brigade ennuyeux et de plus en plus prévisibles. Ils se déplaçaient par deux afin de pouvoir se livrer à la fois à leur spiritisme et à leur science, et il s'interrogeait parfois sur leurs conversations... elles devaient regorger de contradictions, comme les débats qui se déroulaient sous son crâne vers la fin de son ministère. Depuis quelque temps, c'était toujours les mêmes qui venaient : un homme et une femme ayant l'un et l'autre un peu plus de vingt ans, même si, parfois, ils ressemblaient plutôt à des adolescents, à un garçon et une fille qui avaient fugué avec une panoplie de chimiste et une planche de ouija achetées en supermarché.

Henry et Suzanne. Saul avait supposé que la femme était la superstitieuse de l'équipe, mais il se trouvait qu'elle était la scientifique – dans quel domaine ? – et l'homme, l'enquêteur de l'étrange. Henry parlait avec un léger accent que Saul n'arrivait pas à identifier et qui imprégnait chacune de ses paroles d'une autorité indiscutable. C'était quelqu'un d'un peu corpulent, rasé d'aussi près que Saul était barbu, avec des cernes sous ses yeux bleu clair, des cheveux bruns coupés plus ou moins au bol et dont quelques mèches masquaient un front pâle d'une longueur inhabituelle. Il ne semblait guère se soucier des choses matérielles, par exemple du temps hivernal, vu que pour ses habits, il ne s'éloignait jamais beaucoup d'une chemise en soie boutonnée d'un bleu délicat sur un pantalon habillé. Les bottines d'un noir brillant dotées de fermetures

latérales à glissière étaient davantage faites pour la ville que pour les sentiers.

Suzanne ressemblait davantage à ce qu'on appelait désormais une hippie, mais dans l'enfance de Saul, on l'aurait traitée de communiste ou de bohème. Elle avait des cheveux blonds, portait un corsage campagnard brodé et une jupe en daim marron qui descendait sous les genoux rejoindre le reste de son uniforme, des bottes brun clair. Quelques femmes dans son genre s'étaient aventurées de temps en temps dans son ministère... perdues, vivant dans leur tête, en attente de la flamme. Sa silhouette frêle trouvait le moyen de la faire ressembler à la jumelle de Henry, plutôt que d'accentuer leurs différences.

Ils ne lui avaient jamais donné leur nom de famille, même si l'un ou l'autre avait dit un jour quelque chose comme « Liste Serum », ce qui n'avait guère de sens. Saul ne voulait pas vraiment mieux les connaître, pour être franc, et avait commencé à les appeler dans leur dos « la Brigade légère », comme dans « poids légers ».

Quand il se trouva enfin devant eux, il les salua d'un hochement de tête accompagné d'un bonjour bourru, et ils se comportèrent, à leur habitude, comme si lui-même était employé dans l'épicerie de village, et le phare une entreprise fournissant un service au public. Sans le permis délivré par le service des parcs dont disposaient les jumeaux, il leur aurait fermé la porte au nez.

« Saul, vous n'avez pas l'air très heureux, c'est pourtant une belle journée, dit Henry.

— Saul, c'est une *belle* journée », ajouta Suzanne.

Il réussit à hocher la tête et à produire un sourire revêche, qui les fit tous deux exploser de rire. Ce dont il ne tint aucun compte.

Mais ils continuèrent à parler tandis qu'il déverrouillait la porte. Ils voulaient toujours discuter, même s'il aurait préféré les voir vaquer aussitôt à leurs occupations. Cette fois, ils parlaient d'un « doublage nécromancien », qui consistait à construire une pièce de miroirs et d'obscurité, s'il comprenait bien. L'expression était étrange et il n'écouta pas leurs explications, ne voyant aucun lien avec la lanterne ou sa propre vie dans le phare.

Les gens de la région n'étaient pas des ignorants, mais ils étaient superstitieux, et la mer pouvant prendre des vies, qui pourrait le leur reprocher ? Quel mal y avait-il à garder un porte-bonheur autour du cou, ou à dire quelques mots de prière pour protéger quelqu'un à qui on tenait ? Des intrus essayant de comprendre les choses, d'« analyser et examiner », comme l'avait formulé Suzanne, rebutaient les gens parce que cela banalisait les tragédies à venir. Mais comme à ces ennuyeux rats du ciel, les mouettes, on finissait par s'habituer à la Brigade légère. Les jours monotones, Saul avait presque appris à ne pas rechigner à leur compagnie. *Pourquoi vois-tu la paille dans l'œil du voisin et pas la poutre qui est dans le tien ?*

« Henry pense que la lanterne pourrait fonctionner à peu près comme cette pièce », ajouta Suzanne du ton duquel on annonce une découverte importante et stupéfiante. Saul trouva son enthousiasme sérieux et sincère, et en même temps frivole et fantaisiste. Peut-être y croyait-elle avec la même certitude qu'un nouveau converti croyait au Christ... la nouveauté

et la proximité effaçant le moindre doute. Peut-être toutefois ressemblaient-ils moins à de nouveaux convertis qu'à des prédicateurs itinérants qui dressaient des tentes en bordure des petites villes et avaient la ferveur de leurs convictions, mais c'était à peu près tout. Peut-être même s'agissait-il de charlatans. Saul pensait se souvenir que, lors de leur première rencontre, Henry avait dit qu'ils étudiaient la réfraction de la lumière dans une prison.

« Vous connaissez ces théories ? » demanda Suzanne alors qu'ils entamaient l'ascension, elle-même ne portant qu'un appareil photo autour du cou et une valise à la main. Henry, occupé à ne pas avoir l'air essoufflé, ne dit rien. Il se débattait avec du matériel pesant, un carton rempli de micros, casques, lecteurs UV et pellicules 8 mm, ainsi que de deux machines pourvues de cadrans, boutons ou autres indicateurs.

« Non », répondit Saul, surtout par esprit de contradiction, car elle le traitait comme un inculte, confondait ses manières brusques avec de l'ignorance, prenait sa tenue décontractée pour celle d'un homme simple. Et moins il en disait, plus ils se détendaient avec lui. Il avait déjà connu pareille situation avec des donneurs potentiels, pendant son pastorat. Et en vérité, il ne savait pas ce dont elle parlait, de même qu'il n'avait pas compris de quoi parlait Henry quand il avait dit qu'ils étudiaient l'aspect « péroir » ou « terreur » de la région, même quand il l'avait épelé t-e-r-r-o-i-r.

« Les particules prébiotiques, parvint à dire Henry d'une voix joviale mais sifflante. L'énergie spectrale. »

Alors que Suzanne renchérisait avec un assez long exposé sur les miroirs, sur ce qui pouvait vous

regarder de l'intérieur de ceux-ci et sur la manière dont on pouvait en apprendre davantage sur une chose en la regardant de biais plutôt qu'en face, Saul se demanda si les deux jeunes gens étaient amants : il se pouvait que le soudain enthousiasme de Suzanne pour la partie spiritisme de la Brigade ait une origine assez terre à terre. Cela expliquerait aussi leurs fous rires en bas. Une pensée mesquine, mais il avait voulu baigner dans le bien-être de sa nuit avec Charlie.

« On se retrouve là-haut », finit-il par dire, en ayant assez, avant de continuer quatre à quatre dans l'escalier tandis que Henry et Suzanne peinaient plus bas, bientôt hors de vue. Il voulait pouvoir passer le plus de temps possible en haut sans eux. Le gouvernement le mettrait à la retraite à cinquante ans, sans dérogation possible, mais il prévoyait d'y arriver aussi en forme qu'il l'était à présent. Malgré les tiraillements dans ses articulations.

Au sommet, à peine essoufflé, Saul se réjouit de retrouver la salle de la lanterne dans l'état où il l'avait laissée, avec une housse sur le verre pour lui éviter toute éraflure, toute décoloration par le soleil. Il n'avait qu'à longer le garde-fou en ouvrant les rideaux pour laisser entrer la lumière. Sa concession à Henry, quelques heures par jour seulement.

Un jour, de là-haut, il avait vu quelque chose d'immense onduler dans l'eau derrière les barres, comme une ombre, d'un gris si sombre et si profond que cela formait une épaisse silhouette lisse dans le bleu. Même aux jumelles, il ne put ni identifier la bête ni savoir ce qu'elle pourrait devenir s'il l'observait assez longtemps. Ne sut pas si elle avait fini par s'éparpiller en un millier d'éclats, révélant un banc de poissons, ou si un

changement dans la couleur de l'eau, dans la luminosité, l'avait fait disparaître, dévoilant une illusion. Dans cette tension entre ce qu'il pouvait et ne pouvait pas savoir même sur le monde ordinaire, il se sentait chez lui d'une manière qui lui aurait été impossible cinq ans plus tôt. Il n'avait désormais pas besoin de plus grands mystères que ces moments où le monde semblait aussi miraculeux que dans ses sermons d'autrefois. Et c'était une bonne histoire à raconter au bar du village, du genre qu'on attend du gardien du phare, du moins si quelqu'un attendait quoi que ce soit de lui.

« C'est pour ça que ça nous intéresse, la façon dont la lanterne s'est retrouvée ici, et le lien avec toute l'histoire des deux phares », dit Suzanne dans son dos. Apparemment, elle avait fait la conversation à Saul en l'absence de celui-ci et en croyant qu'il lui répondait. Derrière elle, Henry était sur le point de s'effondrer, même s'il avait pris l'habitude de cette ascension.

« Vous avez une vue merveilleuse, d'ici », dit-il quand il eut lâché son équipement et repris haleine. Il disait toujours cela, et Saul avait cessé de répondre poliment, et même de répondre tout court.

« Vous êtes là pour combien de temps, cette fois ? » demanda-t-il. Cette mission-là durait depuis déjà deux semaines et il avait remis la question à plus tard par crainte de la réponse.

Le regard cerné de Henry se contracta. « Notre nouveau permis nous donne accès jusqu'à la fin de l'année. » Suite à une vieille blessure ou à un accident de naissance, sa tête penchait à droite, surtout quand il parlait, l'oreille touchant presque le haut de l'épaule. Cela lui donnait un aspect mécanique.

« Un petit rappel : vous pouvez toucher la lanterne, mais interdiction de gêner en quoi que ce soit son fonctionnement. » Saul leur répétait cet avertissement chaque jour depuis leur retour. Il leur était arrivé par le passé d'avoir des idées bizarres sur ce qu'ils pouvaient faire ou non.

« Détendez-vous, Saul », dit Suzanne, et il grinça des dents en l'entendant l'appeler par son prénom. Au début, ils lui donnaient du Monsieur Evans, ce qu'il préférait.

Il éprouva un plaisir puéril plus intense que d'habitude à les placer sur la carpe qui dissimulait une trappe et une salle de veille reconvertie servant autrefois, avant l'arrivée de l'automatisation, à entreposer les fournitures nécessaires à l'entretien de la lanterne. Laisser les deux jeunes gens dans l'ignorance de cette pièce était comme protéger de leurs expériences un compartiment de son esprit. Et puis, s'ils étaient aussi observateurs qu'ils semblaient le croire, ils auraient compris ce que signifiait le soudain rétrécissement de l'escalier à l'arrivée au sommet.

Une fois persuadé qu'ils étaient installés et ne risquaient guère de déranger quoi que ce soit, il les quitta en les saluant de la tête. À mi-descente, il pensa entendre quelque chose se casser en haut. Le bruit ne se répéta pas. Saul hésita, puis haussa les épaules avant de continuer jusqu'en bas.

Saul s'occupa du terrain et remit en ordre la remise, dans laquelle le fouillis s'était installé. Plus d'un randonneur avait semblé surpris de tomber sur un gardien de phare au voisinage de la tour, comme s'il était un bernard-l'ermite sans sa coquille, alors que

les tâches d'entretien ne manquaient pas, tempêtes et sel pouvant tout user si on n'y prenait pas garde. L'été, c'était plus difficile, avec la chaleur et les mouches piqueuses.

La fillette, Gloria, s'approcha sans bruit pendant qu'il examinait la barque qu'il gardait près de la remise. Cette dernière s'appuyait à la fois à une crête de terre et de coquina parallèle à la plage et à un alignement de rochers qui allait s'enfoncer dans la mer. À marée haute, l'eau venait redonner vigueur aux bâches pleines d'anémones, étoiles et concombres de mer, de crabes bleus et d'escargots.

Gloria était grande et vigoureuse pour ses neuf ans – « et demi ! » – et si elle-même chancelait parfois sur ces rochers, son jeune esprit quant à lui ne chancelait que rarement et faisait l'admiration de Saul, dont le cerveau d'âge moyen sautait parfois une ou deux vitesses.

Elle était donc venue à nouveau, robuste silhouette sur les rochers, vêtue de sa tenue d'hiver – jean, veste à capuche et pull, bottes épaisses pour pieds larges – tandis qu'il en terminait avec la barque et brouettait du compost derrière le phare. Elle lui parlait. Elle n'arrêtait pas de lui parler, depuis qu'elle avait commencé à venir, environ un an auparavant.

« Vous savez quoi, mes ancêtres vivaient ici, racontait-elle. Maman dit qu'ils habitaient exactement là où il y a le phare. » Elle avait une voix grave et posée, pour quelqu'un d'aussi jeune, il en était parfois surpris.

« Les miens aussi, ma petite », répondit-il en vidant la brouette sur le tas de compost. Même si en vérité, l'autre côté de sa famille avait été un mélange bizarre de contrebandiers et de fanatiques dont il aimait à

dire, au bar, « qu'ils étaient venus sur ces terres pour fuir la liberté religieuse ».

Après avoir réfléchi quelques instants à la réponse de Saul, la fillette dit : « Pas avant les miens.

— Quelle importance? » Il s'aperçut qu'il avait oublié de calfater la barque à un endroit.

Gloria fronça les sourcils : il le sentait dans son dos, tant elle les fronçait avec force. « Je ne sais pas. » Il la regarda par-dessus son épaule, constata qu'elle avait cessé de sautiller entre les rochers et trouvé plus sensé d'osciller au sommet de l'un d'eux, dangereusement pointu. Saul en eut l'estomac retourné, mais il savait qu'elle ne glissait jamais, même si elle semblait souvent à deux doigts de la chute, et il avait eu beau lui en parler, elle ne tenait aucun compte de ses avertissements.

« Je crois, oui, dit-elle pour reprendre la conversation. Je crois.

— J'ai un huitième de sang indien. J'étais là aussi. En partie. » Pour ce que cela valait. Un lointain parent lui avait parlé du travail de gardien de phare, c'est vrai, mais personne d'autre n'en avait voulu.

« Et alors? » dit-elle en sautant sur un autre rocher pointu pour s'y tenir en équilibre, agitant quelques instants les bras. Saul fut si effrayé qu'il fit deux pas dans sa direction.

Elle l'importunait, la plupart du temps, mais il n'avait pas encore réussi à s'en débarrasser. Son père habitait quelque part au milieu du pays et elle vivait avec sa mère qui exerçait deux professions depuis sa villa plus haut sur le littoral. La mère devait faire au moins une fois par semaine la longue route jusqu'à Bleakersville en voiture, et sans doute imaginait-elle

sa gamine capable de se débrouiller toute seule de temps en temps. Surtout si le gardien du phare la surveillait. Et le phare exerçait sur Gloria une sorte de fascination qu'il n'avait été en mesure de dissiper ni avec ses ennuyeuses tâches d'entretien de la remise ni avec ses brouettées jusqu'au tas de compost.

L'hiver aussi, elle était de toute manière très souvent là... elle se promenait dans les vasières juste à l'ouest, enfonçait un bâton dans les trous de crabes violonistes ou courait après une biche semi-appriivoisée, quand elle n'examinait pas des excréments de coyote ou d'ours comme pour percer leur secret. Tout dépendait de ce qu'elle trouvait.

« C'est qui ces gens bizarres qui viennent? » demanda-t-elle.

Saul faillit éclater de rire. Beaucoup de gens bizarres se cachaient sur la côte oubliée, lui y compris. Certains se cachaient du gouvernement, d'autres d'eux-mêmes, d'autres encore de leur conjoint. Quelques-uns croyaient créer leur propre État souverain. Deux ou trois ne détenaient sans doute pas le visa les autorisant à habiter dans le pays. Les gens posaient des questions, dans les environs, mais sans s'attendre à une réponse sincère. Uniquement à une réponse imaginative.

« De qui tu parles au juste? »

— De ceux avec les tuyaux. »

Saul mit quelques instants à comprendre, durant lesquels il imagina Henry et Suzanne en train de gambader sur la plage tout en tirant avec force sur leur pipe¹.

1. Le mot anglais *pipe* signifie en effet à la fois *pipe* et *tuyau*, *tube*. (N.d.T.)

« Oh, ce n'était pas des tuyaux, c'était autre chose. » Plutôt d'énormes et translucides rouleaux de moustiquaire. L'été précédent, Saul avait laissé la Brigade légère en entreposer pendant quelques mois dans la pièce du fond, au rez-de-chaussée. Comment diable Gloria avait-elle pu voir ça, de toute manière ?

« C'est qui ? » insista-t-elle en se tenant à présent en équilibre sur deux rochers, ce qui permit au moins à Saul de respirer à nouveau.

« Ils viennent de l'île plus haut sur la côte. » C'était vrai – leur base était toujours sur Failure Island, des dizaines d'entre eux habitaient là-bas, un véritable clapier. « Ils font des tests », d'après les rumeurs qui couraient au bar du village, où on aimait vraiment les bonnes histoires. Des chercheurs privés autorisés par le gouvernement à procéder à des relevés. Mais les rumeurs insinuaient aussi que la BS&S nourrissait de plus noirs desseins. Cela s'expliquait-il par la méticulosité et la précision de certains, ou par la désorganisation des autres ? Ou simplement par deux ou trois retraités ivres qui, s'ennuyant dans leurs mobil-homes, en sortaient pour raconter des histoires ?

En vérité, Saul ignorait ce qu'ils faisaient sur l'île, ou ce à quoi devait leur servir l'équipement entreposé au rez-de-chaussée, ou même ce qui les occupait à ce moment-là au sommet du phare.

« Ils m'aiment pas, dit la fillette. Et je les aime pas. »

Cela fit glousser Saul, surtout parce qu'elle l'avait dit d'un air effronté et en croisant les bras, comme si elle avait décidé qu'eux et elle resteraient à jamais ennemis.

« Vous vous moquez de *moi* ?

— Non, répondit-il. Non, pas du tout. Tu es quelqu'un de curieux. Tu poses des questions. C'est pour ça qu'ils ne t'aiment pas. Rien que pour ça. » Les gens qui posaient des questions n'aimaient pas forcément qu'on leur en pose.

« Qu'est-ce qu'il y a de mal à en poser ? »

— Rien. » Tout. Une fois qu'elles arrivaient en douce, ce qui avait été certain devenait incertain. Elles ouvraient la voie au doute. Son père le lui avait dit. « Ne les laisse pas poser de questions. Tu leur donnes déjà les réponses, même s'ils ne le savent pas. »

« Mais vous aussi, vous êtes curieux, dit Gloria.

— Ah bon ?

— Vous gardez la lumière. Et la lumière voit tout. »

Peut-être la lumière voyait-elle tout, mais Saul avait oublié quelques tâches de dernière minute qui le garderaient trop longtemps hors du phare à son goût. Il déplaça la brouette à côté du break sur le gravier. Il ressentait un vague sentiment d'urgence, comme s'il ferait mieux d'aller voir ce que devenaient Henry et Suzanne. Et s'ils avaient trouvé la trappe et fait il ne savait quelle bêtise, comme tomber dedans en brisant leur étrange petit cou ? Il leva alors la tête, vit Henry regarder en bas depuis le garde-fou et se sentit stupide. Comme s'il était paranoïaque. Henry lui fit bonjour de la main, ou bien s'agissait-il d'un autre geste ? Étourdi, Saul détourna d'un coup le regard, désorienté par l'éclat du soleil.

Il vit alors quelque chose luire dans la pelouse... en partie dissimulé par une plante poussant dans une touffe d'herbe près de l'endroit où il avait trouvé un cadavre d'écureuil l'avant-veille. Du verre ? Une clé ? Les feuilles

vert foncé formaient une sorte de cercle qui masquait ce qui gisait sur le sol. Saul s'agenouilla en s'abritant les yeux, mais la chose qui luisait était toujours cachée par les feuilles de la plante, ou bien faisait-elle partie d'une d'elles? Quoi qu'il en soit, c'était incommensurablement fragile, et lui rappelait paradoxalement l'optique de quatre tonnes au-dessus de sa tête.

Le soleil était une couronne qui frémissait dans son dos. La chaleur avait augmenté, mais une brise provoquait dans les feuilles des palmettos une agitation bruyante. La fillette chantait une chanson idiote quelque part derrière lui, revenue des rochers plus vite qu'il ne s'y attendait.

Rien d'autre n'exista durant cet instant que la plante et la lueur qu'il n'arrivait pas à identifier.

Il n'avait pas encore ôté ses gants, aussi s'agenouilla-t-il près de la plante dont il effleura les feuilles lorsqu'il tendit la main vers cet objet qui luisait. Était-ce une minuscule spirale lumineuse en mouvement? Cela lui rappela ce qu'on voyait dans un kaléidoscope, mais d'une blancheur intense. En tout cas, la chose luisait, tourbillonnait et échappait à ses tâtonnements. Saul commença à se sentir mal.

Inquiet, il voulut retirer la main.

Mais il était trop tard. Il sentit un éclat lui entrer dans le pouce. Il n'y eut aucune douleur, rien qu'une pression suivie d'un engourdissement, malgré tout la surprise le fit sursauter, crier et agiter la main. Affalé, il arracha son gant pour examiner son pouce. Conscient que Gloria le regardait en s'interrogeant sur son comportement.

Plus rien ne luisait par terre devant lui. Aucune lumière au pied de la plante.

Saul se détendit peu à peu. Pas d'élançement dans son pouce. Pas de plaie, de perforation. Il ramassa le gant, l'inspecta, ne découvrit aucune déchirure.

« Qu'est-ce qui ne va pas? voulut savoir Gloria. Vous vous êtes fait piquer?

— Je n'en sais rien. »

Il sentit un autre regard sur lui, se retourna. Henry était là. Comment avait-il fait pour descendre aussi vite l'escalier? S'était-il écoulé davantage de temps qu'il ne le pensait?

« Oui, qu'est-ce qui ne va pas, Saul? » demanda Henry, mais Saul fut incapable de concilier l'inquiétude qu'exprimaient les mots avec une quelconque préoccupation dans le ton de sa voix. Car il n'y en avait pas une once. Seulement une étrange impatience.

« Rien, répondit-il, mal à l'aise sans toutefois savoir pourquoi. Je me suis juste piqué le pouce.

— À travers vos gants? Ça devait être une sacrée épine. » Henry examinait le sol comme quelqu'un qui a perdu sa montre préférée ou un portefeuille bourré de billets.

« Je vais bien, Henry. Ne vous en faites pas pour moi. » Furieux qu'une broutille lui donne l'air ridicule, mais désireux que Henry le croie. « C'était peut-être un choc électrique.

— Possible... » La lueur dans les yeux du jeune homme était la lumière d'une balise froide arrivant de très loin sur Saul, comme si Henry diffusait un tout autre message.

« Tout va bien. »

Tout allait bien.

Non?